

Les Papiers collés de Claude Darras

Hiver 2012



L'écriture ? une loi naturelle

« Écrire, c'est transgresser une loi naturelle, puisqu'il n'est pas nécessaire d'écrire pour vivre. Ce n'est pas par instinct de conservation qu'un homme utilise l'écriture à des fins le plus souvent inefficaces. Il s'agit de communiquer ce que le langage usuel s'avère incapable de rendre ; écrire ne saurait être qu'un acte de fraternité ambiguë dont les limites évidentes ne dépendent plus de nos rapports immédiats avec autrui, mais de ceux, mystérieux, qu'un homme décide d'avoir avec la poésie de ses semblables.

(Georges Perros, « Papiers collés » 2, 1973)

Georges Perros © Photo X, droits réservés

Le chêne ! En bois de marine, tout, je dis bien tout, sert ! Les branches courbes ont plus de valeur ! Oui. Pour ceci, pour cela.

L'œil du compagnon voit le dessin d'un bateau dans un chêne !
(Jules Mougin, « La levée est faite », salve 3, de la série Voix multiples, Travers 53, novembre 1999, Philippe Marchal & Flo, éditeur à Fougerolles)

Carnet : l'exil selon Fanchette

« L'exil est la dislocation entre le temps qui n'est plus le temps / Et le lieu qui n'est plus le lieu », écrivait le poète Jean Fanchette (1932-1992).

Lundi 17 septembre 2012

Note liminaire :

Issus de lectures journalières et plurielles, ces « Papiers collés » saisonniers distinguent cinq rubriques : Carnet (notes et pensées du journal proprement dit), Lecture critique (texte de critique et d'analyse littéraire), Billet (commentaire personnel), Portrait (d'un auteur) et Varia (recueil de notes diverses).

Carnet : de l'érosion livresque

Peu d'auteurs résistent à l'épreuve de la relecture. Tel livre qui vous apportait hier des vérités fondamentales ne vous ménage plus aucun secret aujourd'hui. Il intéresse peu comme le bréviaire que dirait un prêtre qui n'y croit plus.

Les vertus du lis martagon

Aux Archinard, dans la vallée alpestre de la Merlette, pousse une curieuse fleur rouge violacé aux anthères pendantes qui s'enroulent en forme de turban. Le botaniste Louis Jean prétend que, macérés dans l'alcool, les pétales du lis martagon - c'est son nom - servaient autrefois à cicatriser les coupures.

Mercredi 19 septembre 2012

Mémoire

« *Il avait une si mauvaise mémoire*, raconte le grand joueur de mots madrilène Ramon Gomez de la Serna (1888-1963), *qu'il finit par oublier qu'il avait une mauvaise mémoire, et il se souvint de tout.* »

Vendredi 21 septembre 2012

Haïku et waka

De la poésie japonaise, le lecteur français connaît généralement le *haïku*, poème en dix-sept syllabes dont le maître fut le grand Bashô, à la fin du XVII^e siècle ; le *waka* (qui compte trente et une syllabes) lui est totalement méconnu alors qu'il incarne, plus intimement, l'essence de la tradition poétique jusqu'en ses plus antiques témoignages.

Dimanche 30 septembre 2012

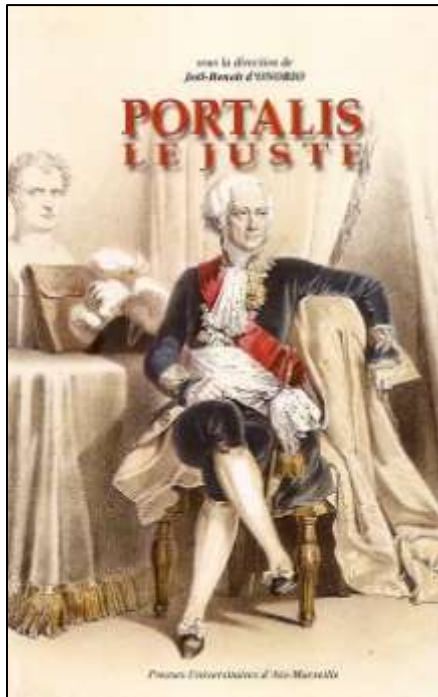
Billet d'humeur

Le fétiche dogon

Parce que j'ai saisi puis manipulé, précautionneusement du reste, un fétiche dogon dans sa galerie, elle m'a toisé, m'opposant une attitude glaciale, blanche et muette. Je l'ai priée de m'excuser de mon sans-gêne, rien n'y a fait. Elle n'a pas élevé la voix ni claqué la porte derrière moi lorsque j'ai pris congé. Chignon pointé vers le ciel, binocle hargneux, voix à la vinaigrette, cette inénarrable commère n'a nulle pareille pour congédier le visiteur importun. Il ne doit pas faire bon la compter parmi ses adversaires, quand elle répond à toute désinvolture par cette écorce de froideur. C'est pour se garder des émotions, sans doute, ou bien pour ménager l'âme de bois des divinités qui habitent son sanctuaire africain dans la vieille cité aixoise.

Lecture critique

Portalis le Juste et père du Code civil



Rien ne prédisposait Jean-Étienne-Marie Portalis à côtoyer Bonaparte. Fils de notaire, il est issu d'une famille provençale de juristes dont certains ont servi sous les armes ou dans les ordres. Né au Beausset, dans le Var, le 1^{er} avril 1746, il se fait remarquer en 1783 dans le procès que le redoutable Honoré-Gabriel Riquetti intente à sa femme, Émilie de Covet, afin de l'obliger à reprendre la vie commune dans leur château de Marignane après lui avoir infligé mille tourments. L'avocat au Parlement d'Aix défait le comte de Mirabeau alors considéré comme le premier orateur de son temps.

« À la barre, Portalis ne réserve pas son talent aux grands hommes ni aux grandes causes, signale Joël-Benoît d'Onorio (directeur de l'Institut européen des relations Église-État et co-

directeur de l'Institut Portalis de la faculté de droit d'Aix-en-Provence). *Connu pour son désintéressement, il défend aussi bien les pauvres que les riches, les humbles comme les puissants, seul le bon droit lui importe.* » « *En raison de sa vue déclinante, Portalis parlait de mémoire, rapporte encore J.-B. d'Onorio dans « Portalis le Juste », il parlait de mémoire mais aussi longtemps que la cause le requérait... et que sa faconde méridionale l'y incitait. L'accent provençal qu'il garda toute sa vie n'était pas un obstacle à la conquête de ses auditoires parisiens.* »

Les deux grandes œuvres de sa vie

Une belle prestance et beaucoup de charme distinguent le jeune aixois au visage fin : on apprécie sa compagnie au salon de Madame d'Albertas, épouse du Premier Président de la Cour des Aides, et on sollicite fréquemment sa conversation dans les réunions mondaines de la cité du Roy René. Très sociable, il est doté d'un caractère gai et enjoué. L'homme est courageux, parfois téméraire, et il ose s'opposer sous la Terreur aux excès de la Convention ce qui lui vaut la prison suivie d'un exil de deux années en Suisse, au Danemark puis en Allemagne. À son retour, en 1800, à l'instigation de Jean-Jacques Régis de Cambacérès, il est présenté au Petit Luxembourg à Bonaparte qui l'invite à siéger à la commission du Code civil. Il y rejoint trois membres du Tribunal de cassation, le président François Denis Tronchet, ancien avocat de Louis XVI, le commissaire du gouvernement Félix Bigot de Préameneu et le marquis Jacques

de Maleville. L'année suivante, un arrêté consulaire lui confie la direction générale de toutes les affaires concernant les cultes : il est ainsi en position de prendre part aux deux grandes œuvres de sa vie, le Concordat de 1801 qui fixe les nouvelles règles de cohabitation entre l'Église et l'État dans une société laïcisée et le Code civil qui administre le droit de la famille, de la propriété et des contrats en France.

Une forte filiation avec Montesquieu

Quelle foi anime le personnage ? « *Celle sans doute d'un Français du XVIII^e siècle, mélange de catholicisme et de philosophie des Lumières* », estime Christian Atias dans « **Portalis le Juste** ». Lecteur et auditeur de Molière et de Lulli, de Diderot et de Voltaire ainsi que de Jean-Jacques Rousseau, il se réclame surtout de Montesquieu : le Bordelais et le Provençal appartiennent au même monde intellectuel bien qu'ils n'aient pu se connaître, le législateur provençal n'ayant que neuf ans à la mort du baron de la Brède. « *Le rôle de la loi est perçu de la même façon par chacun des deux penseurs*, considère Jean-Claude Ricci dans « **Portalis le Juste** » : *acte de souveraineté, rempart de la liberté et garantie du citoyen* ». Rédigé en exil, *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique durant le XVIII^e siècle*, où Portalis brosse le bilan intellectuel et politique de son temps, confirme la forte filiation avec l'auteur de *L'Esprit des lois*.

De l'ingratitude de Napoléon Bonaparte

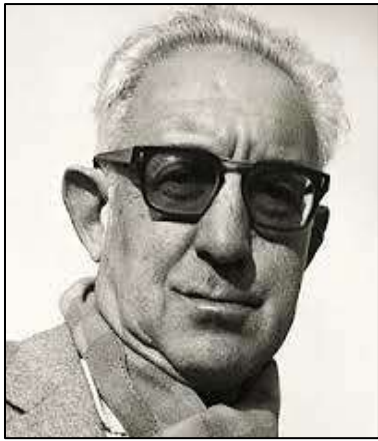
Le 30 ventôse an XII, ou 21 mars 1804, Bonaparte, alors premier consul, promulgue le Code civil. Pour la première fois, un texte unique régit tous les aspects de la vie quotidienne des Français - mariage, filiation, propriété, succession, responsabilité - quelle que soit leur origine sociale ou géographique : l'aspiration à l'unité de la Révolution française connaît enfin sa pleine réalisation.

« *Ma vraie gloire, avouera Napoléon dans ce qui deviendra le "Mémorial de Sainte-Hélène", ce n'est pas d'avoir gagné quarante batailles. Ce que rien n'effacera, ce qui vivra éternellement, c'est mon Code civil.* » L'Empereur était si fier de cet ouvrage, qu'il l'avait fait rebaptiser *Code Napoléon* par la « loi » du 3 septembre 1807... quelques jours après la mort de Portalis le 25 août 1807 à Paris. Il n'aurait sûrement pas osé cette ingrate appropriation du vivant du grand juriste qu'il louangeait en toutes occasions. L'Empereur ordonna cependant des funérailles nationales, conféra le titre de comtesse à sa veuve et fit de leur fils, Joseph-Marie, un comte d'Empire.

- **Portalis le Juste**, sous la direction de Joël-Benoît d'Onorio, avec Jean-Louis Gazzaniga, Éric Gasparini, Jean-Claude Ricci, Bernard Beignier, Franck Bouscau et Christian Atias, Presses universitaires d'Aix-Marseille, 158 pages, 2004.

Portrait

André de Richaud (1907-1968) n'est pas mort



Il faudra bien s'y résigner, André de Richaud n'est pas mort. Ni le silence d'une tombe recouverte de feuillage ni l'indifférence du ciel d'Althen-des-Paluds ne sauraient démentir cette certitude déraisonnable. S'il vit, ce n'est pas seulement par la grâce d'un retour à son œuvre encore timide que l'on voit s'esquisser çà et là. S'il vit, c'est parce que ce « *filleur de Verlaine*, selon le mot de Robert Hossein, *continue de susciter un respect presque religieux de la poésie* ». En son temps, René Char loue les poèmes de « *Comparses* » dans la revue *Le Rouge et le noir* (n° 4). Albert Camus reconnaît sa dette après la lecture de « *La Douleur* » qu'il qualifiera de *révélation décisive*. Célébrant le lyrisme et l'audace de « *La Création du monde* », Georges Bernanos, Julien Green et François Mauriac classent son auteur parmi les meilleurs de leur génération. Joseph Delteil exalte en avocat passionné *les qualités exceptionnelles du jeune romancier*. Quant à Marcel Aymé, il en appelle au ministre de tutelle, André Malraux, afin de sauver de la détresse celui que le tout-Paris avait prématurément rangé, au début des années 1960, dans la rubrique nécrologique.

La lente dérive du professeur de philo

Issu d'une famille d'enseignants et de petits aristocrates dauphinois, il naît le 6 avril 1907 à Perpignan où son père est professeur. En 1914, celui-ci est mobilisé mais il est tué en décembre de la même année lors de combats sur la Meuse. L'enfant et sa mère, Corinne Dellière, se réfugient chez les grands-parents-maternels à Althen-des-Paluds, la cité du glaïeul en Comtat Venaissin où il situera la plupart de ses romans. Il n'a que 16 ans lorsque sa mère décède à l'âge de 40 ans. Pensionnaire au lycée de Carpentras, il intègre, dès 1926, l'université d'Aix-en-Provence où il suit des cours de droit et de philosophie. Maître d'internat au lycée Mignet d'Aix, il y côtoie Marcel Pagnol. Reçu à l'agrégation, il enseigne la philosophie au lycée de Meaux, puis au lycée Saint-Louis de Paris (1929-1932). En 1930, il est boursier de la fondation Vuibert au château de Lourmarin en même temps qu'Henri Bosco et Jean Grenier. Durant toutes ces années, il se lie d'amitié avec Pierre Seghers, le futur éditeur, et rencontre André Gaillard, poète et fondateur des « Cahiers du Sud », Joseph d'Arbaud, écrivain félibre et directeur de la revue « Le Feu », Darius Milhaud qui expérimente pour lui les ondes Martenot, Charles Dullin qui mettra en scène ses deux pièces, *Le*

Village (1932) et *Le Château des Papes* (1933) et Joseph Delteil auquel il consacre son premier livre publié : *Vie de saint Delteil* (1928).

Althen-des-Paluds, Bedoin, Caromb, Lourmarin, Monteux et Vaison-la-Romaine sont les points cardinaux de son périple vauclusien. Après la parution de son second roman, *La Fontaine des lunatiques*, l'abandon du professorat en 1933 précède une période instable et difficile pendant laquelle il quitte épisodiquement la région comtadine pour la Normandie et Paris, lieux de villégiature du peintre Fernand Léger et de sa femme Jeanne Lohy, lesquels l'hébergent avec générosité de



1935 à 1949. Les dix années suivantes sont plus mouvementées et précaires. Mal être, drogues et alcoolisme précipitent une lente dérive. Devenu un des vagabonds les plus connus des caves et bistrots de Saint-Germain-des-Prés, il y fréquente Arthur Adamov, Luis Buñuel, Jean Cocteau, Robert Desnos, Jean Genet, Michel Leiris, Pablo Picasso, Georges Pitoëff, Jacques Prévert, Raymond Queneau, Boris Vian et Roger Vitrac. Le comédien Michel Piccoli (né à Paris en 1925) qu'il considère comme son fils adoptif reste un de ses soutiens les plus constants : ils se sont rencontrés en 1952 alors que le jeune comédien répète au théâtre du Vieux-Colombier sous la direction de Michel de Ré, lequel a mis en scène une des pièces de Richaud, « *Les Reliques* ». Revenu en Provence, il obtient en 1954 le Prix Guillaume-Apollinaire pour les poésies du recueil *Le Droit d'asile*. En 1958, il se retire à Vallauris dont il intègre la maison de retraite en 1961. Miné par la tuberculose, il meurt le 29 septembre 1968, à la clinique Saint-Éloi de Montpellier. Il est inhumé dans le cimetière d'Althen-des-Paluds auprès de sa mère.

La pure conquête de la beauté

André de Richaud revient d'un long purgatoire. Si l'on excepte Bernard Grasset qui croit d'emblée au talent du jeune auteur (il publiera le plus grand nombre de ses écrits), les éditeurs qui l'en ont sorti n'ont pas tous le label, l'appellation contrôlée des grandes maisons littéraires. À la suite du fameux artisan-éditeur Robert Morel, *Calligrammes* de Quimper et *Le temps qu'il fait* de Cognac témoignent d'une pieuse fidélité à reconstituer une œuvre dense dont l'inquiétante étrangeté et le climat fantastique épousent le plus souvent la réalité provençale, pittoresque et tragique. Le moindre florilège donne le vertige : *Comparses* (poèmes, 1924), *Vie de saint Delteil* (essai, 1928), *Échec à la concierge* (1929-1967), *La Création du monde* (poème, 1930), *La Douleur* (roman, 1931), *La Fontaine des lunatiques* (roman, 1932), *Le Droit d'asile* (poèmes, 1937-1954), *La Barette rouge* (roman, 1938), *Automne* (poèmes, 1943), *La Confession publique* (journal, 1944), *La Nuit aveuglante* (roman, 1944), *Le Mauvais - Les Brunoy* (roman, 1945-1946), *Le Mal de la terre*



(nouvelles, 1947), *La Part du diable* (nouvelles, 1933-1948), *Retour au pays natal* (nouvelles, 1953), *L'Étrange visiteur* (roman, 1956), *Je ne suis pas mort* (récit autobiographique, 1965), couronné du prix Roger Nimier.

Poèmes, romans, nouvelles, théâtre : l'œuvre est foisonnante, parfois sarcastique, douloureuse et polémique, tendue comme le crin d'un archet. Il écrit beaucoup mieux que la plupart de ses pairs, avec une richesse de couleurs et une abondance spontanée d'images qui rappellent l'esprit de ceux dont les affinités le rapprochent le plus : Antonin Artaud, Jacques Audiberti et Arthur Rimbaud. Le poète

André Laude désigne « *les deux royaumes au cœur desquels André de Richaud s'est longuement débattu : la grâce et la malédiction* » (*Magazine littéraire*, n° 23, novembre 1968). Dans la revue *Esprit* (n° 12, décembre 1966), Christian Audejean explique comment « *la vision cosmique de "La Création du monde" et les vers qu'écrivit le poète, au retour de son voyage en Grèce, pour célébrer "la nuit de Délos aux cicatrices blanches", sont traversés et transfigurés par un cri d'émerveillement qui traduit la pure conquête de la beauté* ».

André de Richaud © Photo A. Benoit, droits réservés

Bibliographie

- *Échec à la concierge* et autres textes, préface d'Éric Dussert, éditions de l'Arbre vengeur, 192 pages, 2012
- *La Douleur*, éditions Grasset (les Cahiers rouges), 182 pages, 2011
- *La Part du diable*, Le temps qu'il fait, 104 pages, 1986
- *Le Mal de la terre*, Le temps qu'il fait, 144 pages, 1985
- *André de Richaud*, par Marc Alyn, éditions Seghers (Poètes d'aujourd'hui), 190 pages, 1966

Varia : Jean Clottes veut remplacer l'Homo sapiens par l'Homo spiritualis



Conservateur général du Patrimoine honoraire, ancien responsable de l'étude de la grotte Chauvet, Jean Clottes propose, dans la revue *Archéologia*, de remplacer l'*Homo sapiens* par l'*Homo spiritualis*.

« Il me paraît important, argumente-t-il, de critiquer la dénomination d'*Homo sapiens* (sage, savant) et de proposer *Homo spiritualis*, car c'est bien la spiritualité qui définit notre espèce, c'est-à-dire sa capacité unique à se poser des questions sur le monde et sur elle-même, sur son passé et son avenir. On pourrait ainsi distinguer

Homo spiritualis neandertalensis et nos ancêtres directs - nous-mêmes - *Homo spiritualis artifex*.

« Prenez l'exemple de l'idole d'Oust-Tasséyero, en Sibérie. Elle se trouve au sommet d'une petite colline, au milieu d'un affleurement rocheux. Il s'agit d'un grand visage d'homme haut d'environ 80 cm. L'un de ses côtés, parfaitement plan, révèle qu'il s'agissait d'une dalle à l'origine horizontale, prélevée et redressée sur les lieux. Le chamane Lazo m'a fait remarquer que, dans plusieurs des rochers entourant la statue, on pouvait voir des visages. Tous sont naturels, sans retouches. Peut-être leur présence est-elle la raison première du choix de ce site spectaculaire, par des gens portant le même regard que Lazo et y voyant des figures ? Hypothèse improuvable, naturellement, mais bien séduisante. (...)

« Le fait majeur de l'art pariétal paléolithique, affirme-t-il plus loin, c'est que pendant 20 à 25 000 ans, des gens sont allés peindre au fin fond de cavernes où ils n'habitaient pas et qu'ils fréquentaient peu. L'autre fait majeur, c'est que pendant cette longue période, on constate une grande unité à la fois dans l'art et dans les comportements, par exemple la volonté d'utiliser les reliefs et volumes des parois pour le contour des dessins comme à La Pasiega (grotte à Puente Viesgo, en Espagne) où une forme rocheuse évoquant un oiseau a été complétée. » *Lu dans « L'art préhistorique : comment le comprendre ? », des propos de Jean Clottes recueillis par Jacques Daniel, in revue Archéologia, n° 496, février 2012, éditions Faton.*

Carnet : vertige

Jules Mougin (1912-2010), quand on l'a connu et aimé, on ne peut l'oublier. Et le jour où l'on n'a plus à portée de cœur ce compagnon de cheminement, ça fait comme un précipice sur un chemin de montagne, cela donne un peu le vertige, la béance d'un instant où nos pensées s'arrêtent.

Lundi 1^{er} octobre 2012

L'abstraction selon Tàpies

« *L'essentiel de la peinture*, aimait à souligner le peintre barcelonais Antoni Tàpies, *ce n'est pas le thème, ni le sujet expérimenté dans le tableau, mais plutôt les formes, les couleurs, les textures, la qualité de chaque couleur... C'est cela la "musique" de la peinture. La distinction entre le figuratif et l'abstrait me paraît arbitraire ; la peinture est toujours une abstraction.* »

Lundi 15 octobre 2012

L'Oriental

Sacré Martial ! Le cabaretier des calanques (celles de la Côte bleue) a ce faible des Orientaux, méfiant devant une affaire limpide, mais imprudent dès que la transaction s'accompagne de tripotages et de marchandages.

Mardi 16 octobre 2012

Billet d'humeur

Nostalgie médiévale

Nombreuses sont les associations qui perpétuent en France avec plus ou moins de bonheur le... Moyen Âge. Cette longue période, entre l'Antiquité et les Temps modernes (V^e-XV^e siècles), réapparaît depuis quelques années dans de grandioses mises en scène sur fond de monuments historiques, dans une littérature charriant un fatras de rites initiatiques et dans des cercles de chevalerie destinés à guider la plèbe... L'historien Georges Duby (1919-1996) prétendait que c'est depuis le XIX^e siècle, depuis les lendemains de la Révolution, que le Moyen Âge est devenu un réservoir à fantasmes et un écran où la société projette ses rêves. Il s'étonnait de la puissance de cette fascination pour une époque mal connue, proche et lointaine à la fois. « *Nous n'arriverons jamais, regrettait-il, à savoir ce que les hommes et les femmes de ce temps avaient véritablement dans la tête. Songez que nous ne possédons aucune donnée psychologique concernant nos ascendants moyenâgeux.* »

Lecture critique

Le théâtre d'Hervé Blutsch en trois volumes



Notre époque est trop sinistre et passablement absurde pour que l'on se prive, au lieu de se complaire dans la routine et l'ennui, de profiter avec Hervé Blutsch de rares moments d'allégresse, en compagnie des livrets de la quinzaine de pièces de théâtre qu'il a créées depuis qu'il s'est éloigné des amphithéâtres de l'université de Nanterre (Paris X) en 1989. Si l'œuvre dramatique est pleinement situable à la croisée du Collège de pataphysique, du dadaïsme et de l'Ouvroir de littérature potentielle (Oulipo), l'auteur est insaisissable dans son état civil comme dans la multiplicité des activités liées à la condition de dramaturge. Non content de se dissimuler sous une perruque et des moustaches gauloises, l'homme change de nom comme de personnage ; il s'attribue autant de rôles et d'hétéronymes que le Portugais Fernando Pessoa et le poète Julien Blaine. Jean-Michel Ribes avoue même son étonnement devant les aptitudes phonatoires exceptionnelles du comédien Blutsch, qui lui permettent - c'est le directeur du théâtre du Rond-Point qui le prétend - « *de faire des sons à plus de 1500 décibels/seconde, ce qui n'est même pas dans les possibilités de la Nasa* » !

Les plus audacieux de ses exégètes avancent qu'il est né en 1967 à Paris, qu'il a grandi dans le nord de l'Autriche avant que ses parents ne reviennent au pays à son dixième anniversaire. Professeur de français en Indonésie et en Argentine, ce bouddhiste impénitent créé, paraît-il, vers 1990 à Genève, avec son associé Pascal Turini, une chaîne de salons de coiffure en Italie, avant d'ouvrir à Bâle le tout premier centre européen de soins capillaires bio ! Allez savoir écarter l'ivraie du bon grain dans ce credo pas très orthodoxe ! Une chose est sûre, en tout cas, c'est qu'il utilise la même dynamite pour faire sauter les plombs du conformisme au théâtre que pour rompre les digues de l'impertinence à travers les chansons qu'il interprète et les chroniques qu'il tient dans des revues et journaux.

Loufoque et décalée, l'œuvre dramatique ne doit rien à la facilité ; elle passionne, à cause des lumières qu'elle jette sur une époque, la nôtre, et sa population. Dans *Ervart ou les Derniers Jours de Frédéric Nietzsche*, le philosophe saxon pose des bombes dans les conteneurs à ordures. *La Gelée d'arbre* et *Gzion* composent des histoires à tiroirs à la fois compliquées par l'enchevêtrement des intrigues mais finalement assez simples par leur « lecture ». Certains des articles du reporter *Jean-Claude Suco* constituent un collier de perles rares qui soulignent l'étendue de la palette sociale des personnages qu'il manipule sur la scène de son *théâtre incomplet*. Des personnages qu'il recense le plus souvent parmi ses propres victimes. Alfred Jarry en aurait expédié les marionnettes à la trappe d'un sonore « Cornegidouille ! » ; auteur romantique ou macabre, Hervé Blutsch, quant à lui, les passe à la moulinette de l'absurde et du comique. D'aucuns feront la moue, voire la petite bouche devant les incartades de cet hurluberlu. Qu'ils regardent mieux autour d'eux : ne sont-ce pas les mêmes scènes, les mêmes images, les mêmes individus que l'on voit et que l'on entend tous les jours aux informations des journaux télévisés ?



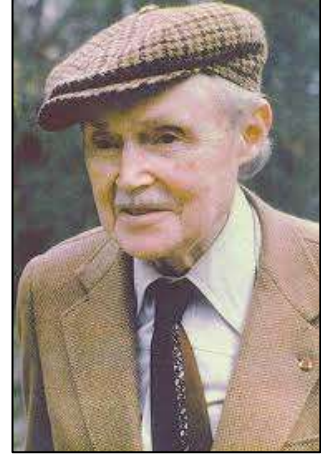
Hervé Blutsch © Photo X, droits réservés

- ***Théâtre incomplet I*** (*Le Canard bleu, Le Professionnel, Monsieur Paul n'est pas commun, Anatole Felde*), préface de Robert Abirached, illustrations de Jacques Raynal, éditions du Cardinal, 128 pages, 1997
- ***Théâtre incomplet II*** (*La Gelée d'arbre, Marie-Clothilde, Gzion*), préface de Léon Stauza, illustrations d'Emmanuel Reveneau, éditions du Cardinal, 1999
- ***Théâtre incomplet III*** (*Ervart ou les Derniers Jours de Frédéric Nietzsche, Le Sang sur Jean-Louis, Jean-Claude Suco, Le Syndrome de Gaspard*), illustrations d'Yvang, Tryptique Ervart, affiche réalisée par Jake Raynal, éditions Voix navigables, 304 pages, 2009.

Portrait

Maurice Genevoix (1890-1980) : un homme en vert à l'Institut et dans la nature

Un des traits qui me frappe le plus chez cet écrivain est cette qualité si rare, la simplicité, qui lui permet de goûter intensément la beauté des choses, la beauté de la vie. Il est aussi dépourvu qu'on peut l'être de toute complicité avec les modes et les snobismes. Il sait ce qu'il aime et ce qu'il n'aime pas, et il le dit. La transparence même de sa conversation - comme de son écriture - traduit la clarté de son esprit.



Illustrateur des bestiaires de Sologne

Natif de Decize (samedi 29 novembre 1890), dans la Nièvre, il manifeste très tôt sa prédilection pour les animaux domestiques et pour la faune des terroirs champêtres et sylvestres du Val-de-Loire. Héritier des naturalistes du XIX^e siècle, il éprouve envers les bêtes une attirance quasi fraternelle. Si Musset et Mérimée caricaturent, si Hugo hallucine, génial visionnaire des bûrgs, des cieux tragiques et des êtres difformes aux traits convulsés, Maurice Genevoix, lui, illustre ses amies les bêtes. Il donne des noms à ses modèles - j'allais écrire *personnages*. Le héron, la girafe, le geai, la couleuvre, le hérisson, l'écureuil, la chouette, le baudet, le cerf, la chatte et le chien sont montrés véridiques, presque humains, sous son trait pointilleux et sensible. Mais l'illustrateur des bestiaires de Sologne et de l'Orléanais n'est qu'un des visages multiples de l'écrivain. Aussi regrette-t-il, parfois, la paternité envahissante de « *Raboliot* » (Prix Goncourt 1925).

« *Quand on a reçu un coup de projecteur, c'est arrivé pour "Raboliot", observe-t-il, on est fixé, catalogué une fois pour toutes. Avant ce roman, j'avais écrit des livres de guerre. Quand j'ai publié "Raboliot", on avait mis sur la couverture un braconnier coiffé d'une casquette qui avait l'air d'une bourguignotte. Et un de mes vieux devanciers, dans la carrière, de l'Académie Goncourt, m'a lancé : "C'est encore un livre de guerre !...". Les gens trouvent ça commode, ils vous classent, ils vous étiquètent, ils vous stéréotypent : Genevoix sous Verdun, d'abord, puis Genevoix en Sologne, et Raboliot. Et voilà, on est catégorisé pour l'éternité et la commodité du lecteur.* »

« Quand on écorche ma langue maternelle, ça me fait très mal »

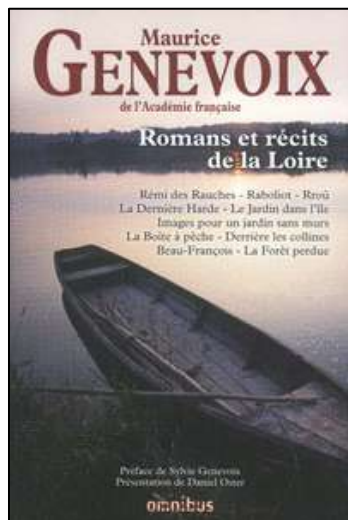
Élu à l'Académie française en 1946, il succède à l'écrivain Joseph de Pesquidoux (1869-1946) en qualité de secrétaire perpétuel, une fonction qu'il assume pendant quinze ans (1958-1973). S'il s'en démet c'est afin d'écrire « *Un jour* » qu'il considère comme la clé de voûte de l'ensemble de son œuvre.

Pour lui, l'Académie s'est surtout conjuguée avec la défense et l'illustration de la langue française. « *Classique et normalien, j'ai appris à respecter les grands modes de l'expression, de la langue française. Et j'enrage quelquefois devant la dégradation progressive non pas seulement du style mais de la langue. Un de mes confrères, disparu, Jules Romains, disait que "l'impropriété était la mort du style". Et bien, l'impropriété foisonne aujourd'hui. Les principes qui tiennent à l'âme même de la langue sont constamment violés ou bafoués. Quand on écorche ma langue maternelle, ça me fait très mal.* »

L'expérience de la télévision

À 86 ans, il continue à manifester une curiosité d'esprit inépuisable alliée à une jeunesse intacte. Il s'est intéressé à un nouveau médium, la télévision. Sa vive sensibilité transparait dans les images commentées de ses « bestiaires », tendres et fabuleuses histoires naturelles que la deuxième chaîne a diffusées cette année (1976).

« *J'ai été amené tout simplement, tout naturellement, de la radio à la télévision. C'est la force même des choses. Actuellement, par exemple, sans l'avoir sollicité ni préparé autrement, je viens de faire une chose encore nouvelle, c'est-à-dire une adaptation pour une dramatique à la télévision (Note du rédacteur : il s'agit de "Vaincre à Olympie", de Michel Subiela, avec Thierry Dufour et Jean Marais, diffusée en 1977).* »



« La dégradation de la nature ? Une histoire d'apprenti-sorcier

La nature, riche, harmonieuse, généreuse mais menacée, il la défend avec sa plume et toute son âme depuis toujours. Mais il se garde de toute passion exclusive, par trop écologiste.

« *La dégradation de la nature ? Il s'agit en fait d'une immense histoire d'apprenti-sorcier... On m'a dit que j'étais un sonneur d'alerte. Ce n'est pas vrai. On me confond avec les sirènes, celle des pompiers, pas celle d'Ulysse... Mais, en réalité, je trouve qu'il y a lieu de prévenir - d'alerter - nos contemporains et de montrer pourquoi il faut désormais faire très attention à notre*

environnement naturel. J'ai toutefois le sentiment très réconfortant que l'humanité dans son ensemble commence à en prendre une conscience salutaire qui, demain, probablement, sera efficace et, je l'espère, salvatrice. »

(Propos de Maurice Genevoix recueillis en octobre 1976 à l'occasion de l'inauguration du lycée Maurice Genevoix de Marignane)

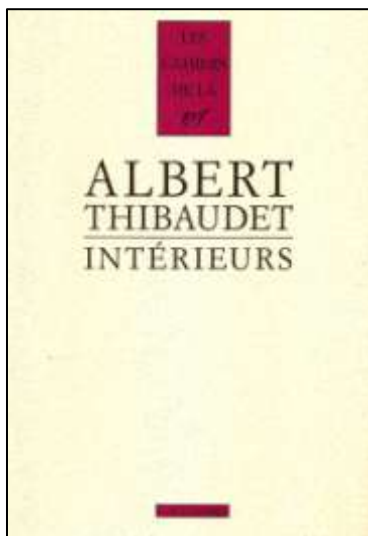
Maurice Genevoix s'est éteint le lundi 8 septembre 1980 dans sa maison de vacances d'Alcúdia-Cansades (province d'Alicante), en Espagne. Il est l'auteur d'une soixante-dizaine de romans et de récits parmi lesquels j'ai retenu *Ceux de 14* (1916-1923), *Rémi des Rauches* (1922), *La Boîte à pêche* (1926), *Marcheloup* (1934), *Le Jardin dans l'île* (1936), *La Dernière Harde* (1938), *Beau François* (1965), *La Forêt perdue* (1967), la série des *Bestiaires* (*Tendre Bestiaire*, *Bestiaire enchanté* et *Bestiaire sans oubli*, 1969-1971), *Un jour* (1976), *Lorelei* (1978) et *Trente mille jours* (autobiographie, 1980).

Bibliographie

Les éditions Omnibus ont publié quatre épais volumes rassemblant une quarantaine d'œuvres de Maurice Genevoix : *Trente mille jours*, *Ceux de 14*, *Écrivain-Voyageur* et *Romans et récits de la Loire*. La nouvelle édition des « *Romans et récits de la Loire* » comprend : *Rémi des Rauches*, *Raboliot*, *Rrouù*, *La Dernière Harde*, *Le Jardin dans l'île*, *Images pour un jardin sans murs*, *La Boîte à pêche*, *Derrière les collines*, *Beau-François* et *La Forêt perdue*. Avec une préface de Sylvie Genevoix et une analyse de Daniel Oster.

Maurice Genevoix © Photo X, droits réservés

Varia : Les « Intérieurs » d'Albert Thibaudet



Les Cahiers de la Nrf ont eu l'excellente idée de publier les portraits littéraires de Charles Baudelaire (1821-1867), Eugène Fromentin (1820-1876) et Henri-Frédéric Amiel (1821-1881), sous le titre *Intérieurs*, portraits rédigés par Albert Thibaudet (1874-1936) à l'occasion du centenaire de leur naissance. Professeur à l'université de Bâle, l'éditeur Robert Kopp sait restituer le fond de la poésie, le secret de la nouveauté créatrice et l'honnêteté d'intelligence de cet agrégé d'histoire et de géographie qui devint un des critiques littéraires les plus influents de son temps.

« En 1846, Eugène Fromentin écrivait à sa mère : "En passant par le souvenir, la vérité devient un poème, le paysage un tableau. Si grande et si belle que soit la réalité, tu verras que le souvenir finit encore par la dépasser et réussit à l'embellir. Je suis bien sûr que tout ce que j'ai vu il y a trois mois reste maintenant au-dessous de l'image transfigurée que j'en ai gardée". En réalité sa mémoire ne lui fournissait pas seulement cette synthèse spontanée, elle lui gardait intact le monde infini des détails. (...)

« La critique d'art est une traduction d'une langue dans une autre, de la langue plastique dans la langue littéraire. (...) »

« Le résultat dernier, pour la critique classique, c'est de former et d'épurer le goût, de définir, à la fois par élimination et par caractéristique, la perfection. Pour Fromentin c'est encore cela, mais c'est aussi et surtout d'arriver à un point d'intelligence où se trouve le principe qui explique à la fois dans un chef-d'œuvre ses mérites et ses faiblesses, chez un artiste ses qualités et ses défauts. »

Lu dans « Intérieurs - Baudelaire - Fromentin - Amiel, par Albert Thibaudet, édition présentée et annotée par Robert Kopp, éditions Gallimard, Les Cahiers de la Nrf, 264 pages, 2010.

Carnet : du livre de poche

Dans « *Une histoire de la lecture* » (éditions Actes Sud, 1998), l'écrivain argentin Alberto Manguel rapporte qu'en 1935, après un week-end passé chez Agatha Christie, et ne trouvant rien qui pût lui tenir compagnie durant le voyage de retour à Londres, l'éditeur Allen Lane (1902-1970) conçut l'idée d'un livre bon marché pouvant tenir dans la poche...

Jeudi 18 octobre 2012

Journaliste ou prophète

Dans leur for intérieur, les consommateurs d'informations sont convaincus que le journaliste exerce un métier impossible. Ne lui demande-t-on pas à la fois de « couvrir » l'actualité en temps réel et de disposer de la hauteur de vue d'un professeur au Collège de France ?

Vide-Poches

« *Ma main gauche plante un arbre, dit le capital, chaque fois que ma main droite rase une forêt* », écrit l'écrivain Daniel Blanchard dans *Vide-Poches* (éditions Sens & tonka, 2003)

Lions d'Afrique

« *Tant que les lions n'auront pas leurs historiens, assure un proverbe africain, les histoires de chasse continueront de glorifier le chasseur.* »

Samedi 28 octobre 2012

Marseille, capitale européenne

La ville est un immense chantier, sans cesse recommencé ces dernières années. La cité phocéenne est en train de devenir moderne et européenne, c'est-à-dire comme n'importe quelle capitale d'Europe, avec moins d'esprit et moins d'âme. Et aussi davantage de paraître, avec ce qu'il faut de valeurs marchandes et commerciales, sans oublier l'artifice et le vulgaire inévitables.

Jeudi 8 novembre 2012

Billet d'humeur

Méharis

Aux Émirats arabes unis, on a du pétrole et des... chameaux ! L'ancien président de cet État, Cheikh Zayed bin Sultan (1918-2004), avait lancé au début de la décennie 1990 les courses de dromadaires au Maroc. « Disciple » du défunt président, Mohamed Cheikh Melaine, a repris le flambeau d'une manifestation qui draine chaque année, de septembre à mai, au « dromadrome » de Marrakech les meilleurs étalons camelins du monde. Les méharis, ces dromadaires du Sahara occidental, se sont révélés les plus rapides. L'unique bosse ne permet pas de différencier ce chameau de selle, le *méhari*, d'un vulgaire *djemel*, chameau de bât. Il faut le voir marcher pour le reconnaître, efflanqué et nerveux, du pas noble de l'autruche : rien à voir, selon Cheikh Melaine, avec le « lévrier » soudanais au col de cygne, robuste certes mais moins véloce que son cousin d'Afrique du Nord. L'homme d'affaires sahraoui souhaite encourager l'élevage du méhari au Maroc. Il veut aussi attirer les touristes au « camélodrome » de Marrakech et traquer... les flambeurs. Le chameau !

Lecture critique

Pierre Mazeaud l'insoumis : il a vaincu l'Everest et présidé le Conseil constitutionnel

On devrait toujours se méfier des thésards. On croit qu'ils accumulent une érudition seulement destinée à nourrir d'interminables notes de bas de page, et voilà qu'ils la font servir soudain à un livre original et profond sur un sujet où il est difficile de l'être. Conseiller juridique d'une collectivité territoriale, enseignant en droit public et alpiniste amateur, le Cavaillonnais



Olivier Guillaumont, 34 ans, a accompli la gageure d'établir « la » biographie de Pierre Mazeaud (né à Lyon le 24 août 1929). Délicat par nature et fatalement incomplet, le genre littéraire confrontait là un « sujet » passablement complexe. Comment révéler selon une analyse suffisamment lucide et une véracité sans

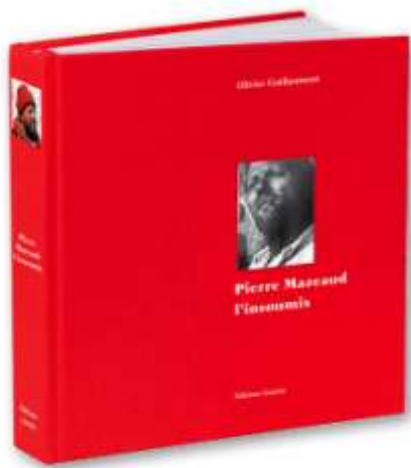
exemple le parcours de cet individu atypique qui devient le cinquième personnage de l'État (président du Conseil constitutionnel, 2004-2007) après avoir atteint le toit du monde (l'Everest, 1978) au sein d'une cordée de montagnards français ? Le défi a été pourtant relevé avec brio et sans l'effusion de l'hagiographie grossissante et simplificatrice.

Lorsque le gaullisme se révèle au juriste...

Le droit, la politique et la montagne fondent le modèle du biographe jusque dans son ascendance. On est juriste chez les Mazeaud de père en fils et quasiment depuis la Révolution. Son père Jean, magistrat à Grenoble, a terminé sa carrière à la Cour de Cassation à l'exemple de son grand-père Félix. Après une thèse de droit romain intitulée « *De quelques problèmes relatifs au mariage et à la condition de la femme mariée à Rome* » (1955), Pierre enseigne droit romain et droit civil à la Faculté de Paris puis à l'École nationale de la magistrature. En 1960, il devient le répétiteur de François Debré, le fils cadet du Premier ministre consigné à l'Hôtel Matignon par le conflit algérien. Michel Debré sait apprécier le pédagogue dont il connaît pourtant les penchants anticléricaux (l'étudiant ne vendait-il pas *La Calotte* ?) et anarchistes (signant des articles du pseudonyme de Pierre Hem dans *Le Libertaire*) ; et il l'adoube dans son cabinet en charge de questions judiciaires et sportives. Ses premières ascensions dans le massif du mont Blanc (1947) et la découverte des Dolomites au côté de René Desmaison (1957) ont certainement influencé le choix du « Colbert du vingtième siècle » ainsi que son fougueux protégé nommé le chef du gouvernement. Dans les cabinets ministériels, il se convainc de la générosité du gaullisme et du véritable sens de l'État incarné par les serviteurs du Général. Au temps où le secrétaire général de la Fédération des jeunes anarchistes correspond avec l'écrivain Albert Camus, ne traite-t-il pas les gaullistes de « fascistes », lui qui présidera la Fondation Charles-de-Gaulle cinquante années plus tard (2007-2010) ? Député UDR (Union des démocrates pour la République) dès 1968, Secrétaire d'État chargé de la Jeunesse et des Sports en 1973, conseiller d'État nommé par Valéry Giscard d'Estaing en 1976, rien d'étonnant à ce que le juriste présidât la Commission des lois à l'Assemblée nationale à partir de 1987, avant d'être nommé au Conseil constitutionnel par Jacques Chirac en 1998. « *Chirac m'avait dit : "Je t'aime bien, Pierre, mais là-bas, avec l'obligation de réserve, tu seras obligé de fermer ta gueule !"* », confie à son biographe un Pierre Mazeaud amusé.

L'authenticité de l'alpiniste

Écrivain à ses heures, homme à femmes et bon vivant, il est doté d'un *odieux caractère* (c'est lui qui le dit). Il tonitruait aussi bien au perchoir du Palais Bourbon qu'au Conseil supérieur des sports de montagne à Chamonix. C'est une voix de gueule et de gouaille, comme frappée d'un sceau, par un timbre particulier, une emphase gauloise, les perles d'un discours académique porté par



un grain de voix exceptionnel. Pourtant, l'homme raconté dans le splendide livre rouge des éditions Guérin reste profondément humain, intransigeant dans l'amitié, singulièrement attachant. Plus que le parlementaire, c'est l'alpiniste dont l'authenticité gagne la proximité affective du lecteur : « *Ce sont deux mondes très durs mais la dureté de la montagne, ce sont les éléments. Celle de la politique, ce sont les hommes* ». « *Car on ne biaise pas, observe-t-il encore dans le livre d'Olivier Guillaumont, on ne triche pas sur une arête verglacée, lorsque les*

orages vous cernent et que les doigts gelés se crispent sur la corde. »

L'aventure montagnarde débute en 1936 à Grenoble où son père, magistrat, est affecté. Répondant à l'incitation paternelle, le petit lyonnais a sept ans quand il intègre le *Petit Club alpin* de Grenoble. Après un apprentissage sur les rochers de Fontainebleau, il parcourt les reliefs alpestres. En 1956, il est de la cinquième cordée française à gravir la face nord du Piz Badile qui culmine à 3308 mètres entre l'Italie et la Suisse. En juillet 1961, lors de l'escalade du Frêne, le plus haut pilier du mont Blanc, il est l'unique survivant de l'expédition où meurent ses amis Antoine Vieille, Robert Guillaume et Pierre Kohlmann : il doit son salut à l'alpiniste italien Walter Bonatti. Avec Jean Afanassieff et Nicolas Jaeger, il est le premier français à brandir le drapeau tricolore au faite de l'Everest, en octobre 1978, vingt-cinq ans après le Néo-Zélandais Edmund Hillary et le sherpa Tenzing Norgay. D'autres courses suivront dans les années 1982-1985 parmi l'ensemble des fameux 8 000, Nanga Parbat et Gasherbrum I, entre autres cimes himalayennes.

Au gré des trois cents pages de l'ouvrage, tout le bottin de l'alpinisme est convoqué auquel s'ajoutent ses amis les plus chers, l'artiste peintre Pierre Chièze, (1929-2011), le romancier et cinéaste José Giovanni, beau-frère de René Desmason (1923-2004), les alpinistes italiens Riccardo Cassin (1909-2009) et Roberto Sorgato (né en 1937) ainsi que le peintre et écrivain italien Dino Buzzati (1906-1972). Dans les refuges d'altitude, au même titre que Walter Bonatti (1930-2011), Gaston Rébuffat (1921-1985) et Lionel Terray (1921-1965), on parle désormais avec un respect admiratif de l'énergie indomptable et de l'adresse de chamois de ***Pierre Mazeaud l'insoumis***.

Pierre Mazeaud à la bibliothèque de l'Assemblée nationale travaille sur le cumul des mandats : Juriste éclairé, il estime que « le clivage droite-gauche est complètement dépassé à l'ère de l'Europe, de la mondialisation et de la décentralisation ».

© Photo X, droits réservés

Bibliographie

- *Pierre Mazeaud l'insoumis*, par Olivier Guillaumont, éditions Guérin, 328 pages, 2012.
- *Des cailloux et des mouches ou l'échec à l'Himalaya*, de P. Mazeaud, préface de Reinhold Messner, éditions Olivier Orban, 229 pages, 1985.
- *Nanga Parbat, montagne cruelle*, de P. Mazeaud, éditions Denoël, 262 pages, 1982.
- *Sport et liberté*, de P. Mazeaud, éditions Denoël, 230 pages, 1980.
- *Everest 78*, de P. Mazeaud, éditions France-Empire, 221 pages, 1979.
- *Montagne pour un homme nu*, par P. Mazeaud, éditions Arthaud, 289 pages, 1971.
- *Des cailloux et des mouches ou l'échec à l'Himalaya*, de P. Mazeaud, préface de Reinhold Messner, éditions Olivier Orban, 229 pages, 1985.
- *Pierre Mazeaud l'insoumis : naissance d'un livre*, une édifiante vidéo, parmi d'autres, à visionner sur le site des éditions Guérin. http://youtu.be/IP_xqBAiSSg

Portrait

Alain Rey : « *La langue est pleine d'immigrés* »



La moustache en balai-brosse et les mèches turbulentes d'une chevelure gauloise, Alain Rey (né à Pont-du-Château, Puy-de-Dôme, en 1928) aime à rappeler qu'il est devenu lexicographe par hasard en répondant, il y a soixante ans aujourd'hui, à une petite annonce parue dans *Le Monde*.

En 1951, il rejoint Paul Robert (1910-1980) à Casablanca. Fils d'un exploitant maraîcher de la Mitidja, ce juriste et amoureux de la langue française veut reprendre le flambeau d'Émile Littré en créant un nouveau dictionnaire, le futur **Grand Robert**, un dictionnaire alphabétique et analogique qui permettrait

de retrouver un mot à partir d'une idée. Son père polytechnicien le destine à la carrière diplomatique.

Amateur de jazz et bon pianiste, Alain Rey est élève à l'institut de Sciences politiques de Paris après avoir obtenu son baccalauréat à 14 ans ! Il donne un temps dans le journalisme économique : « *Mais j'étais très mauvais* », conçoit-il. Les « travaux paralittéraires » proposés par l'Algérois Paul Robert dans *Le Monde* lui sont une aubaine pour changer de vie. Ils dureront une dizaine d'années.

Ensuqué, fliquette et hyperprésident !

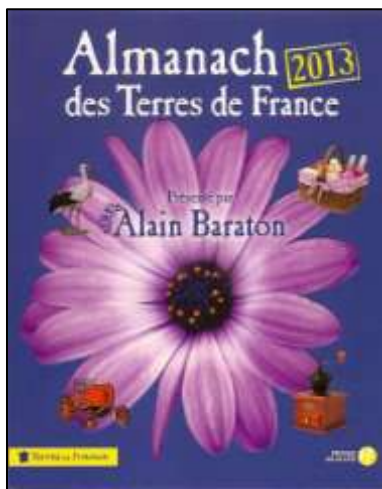
Dirigé par Paul Robert lui-même, le *Grand Robert*, en six volumes, paraît en 1964. Totalement refondue en 1985 sous la direction d'Alain Rey et Danièle Morvan, la publication a fait l'objet en 2001 d'une réédition magistrale, offrant une nomenclature de 80 000 entrées, enrichie de près de 4 000 mots et gonflée de 250 000 citations. Parmi les nouvelles entrées, *air-bag*, *clic-clac*, *conteneur*, *karaoké*, *youpala*, *destroy*, *ensuqué*, *tchatche*, *vététiste*, *magistrate*, *écrivaine* et... *fliquette* ! Avec 100 000 mots distincts (dont 1500 nouveaux venus), 350 000 sens et un million de renvois analogiques, la livraison 2008 rassemble une anthologie de 325 000 citations (dont celles de Raymond Depardon, Michel Houellebecq, Jonathan Littell et Daniel Pennac) ; en guise de mots nouveaux elle accueille *webzine*, *MMS*, *hyperprésident* et *blogosphère*. Une édition numérique augmentée est établie en 2011 sous la direction de Danièle Morvan, Marie-José Brochard et Sophie Chantreau.

« Étienne s'est trompé d'adversaire ! »

« *C'est Anatole France qui a dit que la langue blanchissait comme une médaille usée* », observe le directeur de la rédaction des dictionnaires *Le Robert*. Alain Rey se défend pourtant d'être un intégriste de la langue française : « *L'écrivain et linguiste René Étienne et les ennemis farouches du français se sont trompés d'adversaire : une langue ne peut se développer en vase clos. Or le français est une langue assez figée, assez peu créative. Heureusement qu'elle bénéficie d'apports étrangers : la langue est pleine d'immigrés.* »

Alain Rey © Photo X, droits réservés

Varia : L'Almanach des Terres de France



Édité par les Presses de la Cité pour la sixième année consécutive, l'*Almanach des Terres de France* a désormais le label, l'appellation contrôlée des grands livres de la spécialité qui ont fait la bonne fortune des colporteurs français dès le XVII^e siècle puis celle des facteurs au siècle suivant (le premier almanach des Postes fut publié à Bordeaux en 1762). Joyau de la littérature populaire et rurale, ce calendrier a longtemps traité de la vie quotidienne de nos contemporains, français des villes et français des champs. L'astronomie et l'agriculture, la démographie et les sciences naturelles, l'automobile et la météorologie, l'histoire et la littérature, la mode et les faits divers ont marqué une multitude d'éditions dès la fin du XIX^e siècle. Depuis 2008, l'*Almanach des Terres de France* renouvelle le genre en rassemblant au fil des

jours de l'année des chroniques jumelles. Alain Baraton présente le volume de l'année 2013 ; il situe les almanachs de la collection au nombre des usuels les plus consultés. L'éditorial est sensible et touchant dans ce qu'il souligne l'antériorité du *calendrier illustré* et les vertus pédagogiques et ludiques qu'il offrait jadis à la parentèle du jardinier en chef du Grand Parc de Versailles et du domaine du Trianon. Je mêle mon dépit au sien lorsqu'il fustige les lecteurs impies qui cornent les pages de l'ouvrage quand ils ne soulignent pas au crayon gras les passages selon eux remarquables. Présentant chaque semaine de l'année un texte choisi des romans de la collection éponyme, l'*Almanach des Terres de France* apparie Histoire des Français et histoires drôles, chronique gastronomique et conseils de jardinage, jeux d'esprit et leçons de civisme. Ainsi, le mardi 8 janvier, le lecteur apprend que l'expression « mise à blanc » dérive du jargon hôtelier et qualifie le nettoyage complet de la chambre après le départ définitif d'un client. Le mercredi 6 février, on lui enseigne que c'est Edgar Morin qui a créé le mot « yé-yé », après le rassemblement, le 12 juin 1963, place de la Nation, à Paris, de 200 000 jeunes venus célébrer le premier anniversaire du magazine *Salut les copains*. Le jeudi 11 avril 2007, apprend-on encore, un bichon du nom de *Trouble* a hérité de sa maîtresse new-yorkaise, Leona Helmsley, de 12 millions de dollars ! En 2010, *Trouble* qui portait un collier de diamants et mangeait dans des plats en argent est décédé dans une suite d'un hôtel de luxe... Le mercredi 24 juillet, il est question du langage des ailes de moulin en temps de conflit armé ou d'insécurité politique. Ainsi, avec les ailes disposées « en quartier », c'est-à-dire en croix de Saint-André, le meunier signalait le retour au calme après une bataille. En « jambe de chien gauche », l'aile basse à gauche de la porte, on alertait d'une menace militaire. Connaissez-vous Édith Gassion ? Elle est née à Paris le jeudi 19 décembre 1915 (et morte à Grasse le 10 octobre 1963). Souvenez-vous, *La vie en rose*, *Non, je ne regrette rien* ou encore l'*Hymne à l'amour* : Édith Piaf, bien sûr ! **À propos de « Almanach des Terres de France 2013 », présenté par Alain Baraton, éditions Presses de la Cité, 336 pages, 2012.**

Carnet : l'écriture, bonheur ou calvaire ?

« Ah ! s'écrie João Ubaldo Ribeiro, *J'ai beaucoup demandé au Ciel de pouvoir vivre de l'écriture, mais, maintenant que j'y suis, il m'arrive de maudire cet esclavage. Si demain je gagnais à la loterie, je n'écrirais plus une ligne, rien. Je ne ferais que lire.* » Né en 1941, l'écrivain brésilien est l'auteur d'un grand livre, *Sergent Getulio*, paru en 1978 chez Gallimard.

Comédien en coulisses

Le comédien prend de mes nouvelles. Il m'interroge avec compétence. Sa sincérité est professionnelle, il joue son rôle.

Jeudi 22 novembre 2012

La fortune d'Edmond de Goncourt

C'est Edmond qui a légué toute sa fortune à une Académie dont le prix fait encore florès. Edmond et Jules composent vraiment ce que l'art peut produire de plus achevé, mais aussi de plus maniaque et, parfois, de plus caricatural. Pourtant ils valent d'être connus, revus, relus les deux *bichons*, comme les appelait, un peu perfidement, la Princesse Mathilde, la petite nièce de Napoléon.

Vendredi 23 novembre 2012

Billet d'humeur

Tatoueurs

Un tatoueur m'invite à évoquer les travaux de certains de ses collègues provençaux dans une rubrique des... beaux-arts : « *Ce sont d'authentiques artistes, argue-t-il, et leurs peaux ornementées - dont le Japon s'est fait un art - mériteraient l'attention des journalistes : il y aurait tellement matière !* ». Mon interlocuteur observe que cet art mineur d'origine plébéienne vaut pour son raffinement. « *Le dos d'Henri III s'ornait d'une scène de chasse digne des meilleures miniatures persanes* », prétend-il à raison. « *Ne raconte-t-on pas, continue-t-il, que le grand maître nippon Horinno avait tatoué une pivoine si exacte sur le dos d'un de ses patients, qu'un papillon vint s'y poser ?* » Par contre, mon savant tatoueur ne savait pas que les trois signataires de l'accord de Yalta, Churchill, Roosevelt et Staline étaient tatoués comme des phoques. Jusqu'à ce jour, personne, soit dit en passant, n'a osé l'hypothèse que la mise à l'écart de De Gaulle vient de là...

Lecture critique

Denis Gheerbrant, sociologue de l'image



Elles sont bien étranges les clés que Denis Gheerbrant (né en 1948) utilise pour mieux comprendre les mutations de nos sociétés contemporaines et sauvegarder les actes qui en dérivent. Mais sans prétendre en ouvrir toutes les portes et en appréhender toutes les subtilités, les clés du documentariste montrent une exceptionnelle efficacité à donner à voir des situations en sursis et à entendre le témoignage de personnages en rupture. Caméra à l'épaule dotée d'un microphone et tente roulée dans un havresac, il pérégrine en solitaire depuis plus de trente ans à travers les quartiers, les banlieues et les

campagnes délaissés de France, de Belgique et de Suisse. Diplômé de l'Institut des hautes études cinématographiques (Idhec), il a dirigé la photographie auprès des cinéastes René Allio, Alain Bergala, Jean-Pierre Limosin et Jean-Pierre Thorn. Chef opérateur et scénariste du film de Jean-Pierre Denis, « *L'Histoire d'Adrien* », couronné de la caméra d'or 1980 à Cannes, il se reconnaît une certaine filiation avec le Néerlandais Johan van der Keuken (1938-2001) dans une œuvre intimiste qui relève de l'essai filmique, au sens noble du terme, confrontant l'altérité du monde à la subjectivité d'un regard. Sa curiosité et sa compassion pour les gens, son intérêt pour les populations dont on parle généralement peu étonnent et passionnent à la fois. Cette façon de jouer avec les instantanés de vie et les clairs-obscur d'un bistrot parisien de la rue de Lappe (*Amour rue de Lappe*), de confesser les aspirations de Farid et de ses copains d'Aulnay-sous-Bois à découvrir la Kabylie de leurs ascendants (*Questions d'identité*), cette manière d'inscrire la lutte et la souffrance d'ouvriers sidérurgistes chassés de leur usine à Charleroi ou à Longwy (*Et la vie*), de figer l'émotion d'Eddy Bonnefoy, ouvrier fromager à Annecy, en vacances familiales au camping de Palavas-les-Flots (*Le Voyage à la mer*) : on mesure l'intelligence esthétique, la chaleur et la finesse du regard, l'intérêt passionné pour autrui, le sens du rythme et de la beauté d'un documentariste d'exception, habile à conjuguer l'histoire et la géographie à la sociologie.

- *Denis Gheerbrant l'arpenteur* - avec *Amour rue de Lappe* (1984), *Questions d'identité* (1986), *Lettre à Johan van der Keuken* (2001), *Et la vie* (1991) et *Le Voyage à la mer* (2001), deux DVD, éditions Montparnasse.

Portrait

Armand Lunel (1892-1977), un écrivain provençal de culture juive



Né le 9 juin 1892 à Aix-en-Provence, dans une famille juive d'origine comtadine (à Cavaillon depuis le XVI^e siècle), Armand Lunel est l'exemple parfait d'un écrivain attaché à unir en une même veine une double inspiration judaïque et provençale. Descendant de Jacob de Lunel, rabbin et poète de Carpentras connu au XVIII^e siècle (auteur de *La Tragédie provençale de la reine Esther*), il est formé par un grand-père érudit, Albert, qui l'entretient de son ami Frédéric Mistral et l'instruit sur l'histoire du Comtat Venaissin. Il meurt le 3 novembre 1977 à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, à Monte-Carlo, où ce disciple d'Émile-Auguste Chartier dit Alain enseigne longtemps la philosophie (le futur chanteur Léo Ferré compte parmi ses élèves).

Camarade de Darius Milhaud

Le romancier cultive avec la même inventivité la nouvelle, l'essai, le récit historique et le livret d'opéra. Camarade au lycée Auguste-Mignet d'Aix-en-Provence de Darius Milhaud (qui se prénomme en fait Marius !), il lui offre les livrets de « *Esther de Carpentras* » (1926) après avoir écrit « *Les Malheurs d'Orphée* » (1924) et « *David* » (1954). Proche du Groupe des Six, il écrit en 1938 « *La Chartreuse de Parme* », d'après le roman de Stendhal, pour le compositeur Henri Sauguet.

Premier lauréat du prix Théophraste-Renaudot en 1926 pour « *Niccolo-Peccavi* », où, avec un art de conteur merveilleux, il analyse la résonance de l'affaire Dreyfus à Carpentras, il est couronné par le Grand Prix national des lettres en 1976 pour « *Juifs du Languedoc, de la Provence et des États français du pape* », ouvrage considéré comme le testament spirituel de l'écrivain.



« Français de Provence et de religion israélite »

L'enclave papale du Comtat Venaissin reste indissolublement liée à la vie des Juifs de Provence dont l'histoire, qui se perpétue de nos jours, trouve ses sources dans l'Antiquité. Au-delà de la légende qui date la venue des Juifs dans le Midi de la France au I^{er} siècle (an 70), à la destruction du second temple de Jérusalem, nombre d'historiens étayaient la thèse de la découverte, en 1967, à Plan d'Orgon, d'une lampe à huile en céramique dont la texture révélerait une origine plus lointaine encore (I^{er} siècle avant l'ère chrétienne). Professeur d'histoire contemporaine à l'université Paul-Valéry de Montpellier, Carol Iancu (né en 1946) enseigne que les femmes, dans l'œuvre d'Armand Lunel, illustrent le plus souvent le caractère austère du judaïsme provençal dans l'inlassable quête de l'émancipation de ses *coreligionnaires*, ainsi qu'il nomme ses pairs, les Juifs. Citant « *Mystère de la création* », il assimile ce texte inédit à une profession de foi où l'auteur comtadin affirme sa double singularité en paraphrasant son ami Darius Milhaud : « *Je suis un Français de Provence et de religion israélite* ».



Un homme engagé dans son temps

Si Lunel est un homme de culture, admirateur de Stendhal et de Proust, il est aussi profondément engagé dans son temps et dans ses actes. Son affabilité méridionale, son humour malicieux de conteur familial, sa simplicité, ne doivent pas occulter qu'il est également normalien (admis dès 1911 à l'École normale de la rue d'Ulm à Paris) et agrégé de philosophie (en 1914). En fait, à aucun moment de sa vie, il ne sépare l'art d'écrire de la pensée. Aussi sa vie est-elle

tout entière parcourue par un combat résolu contre le fascisme et l'antisémitisme. À cet égard, son engagement à la Société européenne de Culture aura été exemplaire.

Comme Darius Milhaud et son autre ami Albert Cohen, il demeure un des représentants les plus authentiques de ce qu'il convient d'appeler le visage provençal de la culture et de la pensée juives.

Armand Lunel © Photo X, droits réservés

Bibliographie

- *L'Imagerie du cordier*, roman, éditions Gallimard-Nrf, 236 pages, 1923
- *Nicolo-Peccavi ou l'affaire Dreyfus à Carpentras*, roman, Gallimard-Nrf, 256 pages, 1926
- *Esther de Carpentras ou le carnaval hébraïque*, théâtre, Gallimard-Nrf, 120 pages, 1926
- *Occasions (La Brigadière, Femmes célestes, Chaise-Cloche ou le songe de l'antiquaire)*, nouvelles, Gallimard-Nrf, 206 pages, 1926
- *Noire et grise*, roman, Gallimard-Nrf, 244 pages, 1930
- *Le Balai de sorcière*, roman, Gallimard-Nrf, 256 pages, 1935
- *Jérusalem à Carpentras*, nouvelles, Gallimard-Nrf, 182 pages, 1938
- *Les Amandes d'Aix*, roman, 288 pages, 1949
- *Juifs du Languedoc, de la Provence et des États français du Pape*, essai, éditions Albin Michel, 208 pages, 1975.



Varia : L'objet livre étudié par l'anthropologie

Deux anthropologues britanniques de Cambridge, Stephen Hugh-Jones (King's College) et Hildegard Diemberger (University), ont dirigé la rédaction du dossier de la revue « Terrain » (n° 59 de septembre 2012), dossier consacré à l'objet livre, prétexte à inventorier les pratiques et les attitudes observées à cet égard dans différents univers tribaux et religieux. En ce qui concerne les manuscrits savants du Sud marocain, il est dit que « ces manuscrits sont l'œuvre de lettrés qui se sont attelés à les rédiger dès les premiers temps de l'islam. Ils sont entreposés dans des édifices religieux, mis à l'abri dans des

bibliothèques de famille, voire soigneusement enfermés dans des sacoches de cuir attachées aux selles des nomades. On les traite comme des biens précieux entre tous alors même que nombre de ceux veillant sur eux comme sur la prunelle de leurs yeux sont bien incapables de déchiffrer leur contenu. Il est à noter qu'ils sont censés détenir de puissants pouvoirs magiques. Comme les

diamants, l'essence et autres ressources naturelles rares, auxquels on les compare volontiers, ces trésors sont jalousement gardés car à la merci de prédateurs et d'envieux, djinns revêtant le masque d'insectes bibliophages, hier les autorités coloniales françaises, aujourd'hui les riches collectionneurs d'Arabie saoudite.

« Composante essentielle de la fabrication du lien social et culturel, dans le Maroc rural, ces manuscrits sont les personnages d'innombrables récits. Pourtant, tout semble indiquer que ce patrimoine est en danger. Et cela, en raison même de l'importance et de la valeur qui leur sont attachées, de l'héritage historique qu'ils constituent, pour ce rien dire de leur dispersion dans des bibliothèques privées, sanctuaires sous haute surveillance de peur d'intrusions extérieures, ce qui rend difficile l'adoption de mesures juridiques et administratives de protection. » *Lu dans la revue « Terrain », éditions Maison des sciences de l'homme et ministère de la Culture et de la communication, n° 59, 184 pages, septembre 2012.*

Carnet : Des Alpilles à la Provence gardoise

Au moment de quitter la cité de Maussane-les-Alpilles pour la Provence gardoise, je me rends compte qu'il n'y a pas de meilleur pédagogue que la vie dans cette nature sauvage, une nature qui sait nous débarrasser de tout l'encombrement dont nous sommes alourdis. Savez-vous que j'y ai débusqué le



merle bleu des rochers et la rainette verte des sources ? Les longues randonnées au cœur de cet univers de garrigues à romarin et de collines calcaires m'ont surtout permis de me retrouver. Et je comprends mieux à présent Jean Grenier lorsqu'il considère qu'« *il existe quelques lieux, quelques moments privilégiés où la vue d'un pays agit sur nous comme un grand musicien sur un instrument banal qu'il révèle, à proprement parler, à lui-même* ».

Permettez-moi de vous montrer le mas du Vallon où j'ai vécu durant plus de trois années avec ma compagne Christiane : le lieu a été joliment peint par mon amie Danielle Bonniol-Ferrus, « la naïve des Écrins », Peintre briançonnaise d'exception, elle réside aujourd'hui à Marseille.

Photo Daniel Cyr Lemaire

Philosophie du sarcastique

Avec le temps, je deviens sarcastique. J'en cultive une espèce de philosophie. Phénomène de défense, crois-je, phénomène de rejet dans ce début de siècle où les individus sont engloutis dans la marée de l'ambition et de la réussite.

Singuliers adolescents !

Notre population recense des légions de faux adultes, qui s'obstinent à paraître jeune, parler jeune, penser jeune, s'habiller jeune. Psychanalyste et prêtre, Tony Anatrella (fils d'immigré italien né en 1941) les a délicieusement surnommés « *les adolescents* ».

Samedi 8 décembre 2012

Billet d'humeur

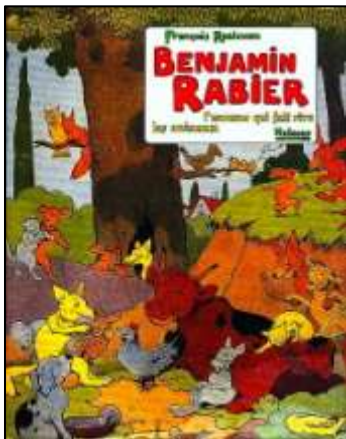
Sacré Yvan !

Sympa somme toute cette conférence donnée la semaine dernière dans une librairie marseillaise : elle s'attachait à passer sous l'oculaire du microscope l'œuvre d'Yvan Audouard (1914-2004). Je suis tout de même resté sur ma faim. J'aurais tellement souhaité que le savant exégète parlât à la fois du journaliste du « *Canard enchaîné* » et du conteur des Alysamps. Il a écrit tant d'histoires loufoques qui n'ont pas été publiées, de celles qu'il disait accoudé au zinc d'un bistrot arlésien en déformant la réalité pour épater la galerie. Ses auditeurs se souviennent du grain de sa voix, une voix presque étouffée, comme si chaque mot lui coûtait. Dans son pigeonnier de Fontvieille, juste avant de casser sa plume, il continuait d'écrire des « racontars » provençaux. « *Un racontar c'est une histoire vraie qui pourrait être un mensonge. À moins que ce ne soit l'inverse ?* », s'amusait-il en taquinant ses amis.

Lecture critique

Le bestiaire de Benjamin Rabier

Professeur d'histoire de l'art à l'université de Lille III, François Robichon (né en 1954) éprouve le besoin pédagogique de situer *Benjamin Rabier* (1864-1939) dans le milieu culturel qui est le sien, et ses livres les plus marquants à l'intérieur de son œuvre.



Ce génial illustrateur (qui fut fonctionnaire à la préfecture de la Seine) faisait interpréter sa « comédie humaine » par *nos frères inférieurs* auxquels il accordait le luxe des sentiments humains. La Fontaine parlait de nous en racontant des histoires d'animaux ; Grandville donnait des têtes animales à des corps humains ; Rabier, quant à lui, confie aux bêtes nos yeux, un regard humain et, surtout, il les fait rire.

Benjamin Rabier est entré dans le *Larousse* un mois

après sa mort. La postérité a retenu ses héros de papier des années 1920, *Gédéon le canard* qui était devenu un des personnages des « illustrés » les plus populaires de l'entre-deux-guerres, et la *Vache-qui-rit*, laquelle continue à sourire sur les rayons des crémeries et arbore en guise de boucles d'oreilles des boîtes de *Vache-qui-rit* où une *Vache-qui-rit* porte à son tour en guise de boucles d'oreilles des boîtes de *Vache-qui-rit* où...

- *Benjamin Rabier, l'homme qui fait rire les animaux*, par François Robichon, éditions Hoëbeke, 128 pages, 1999
- Le même éditeur a publié treize aventures du canard *Gédéon* (1994-1997).

Portrait

Alain Bosquet (1919-1998) : les testaments d'un baroque



Pour Anatole Bisk, alias Alain Bosquet, l'aventure poétique commence de bonne heure. Né à Odessa le 28 mars 1919 (mort à Paris le 8 mars 1998), il est élevé à Bruxelles, en Belgique, étudie aux Etats-Unis et publie ses premiers poèmes en 1941 encouragé par André Breton.

L'ampleur d'une œuvre multiple (roman, essai, critique et poésie) et traduite en vingt et une langues lui confère une autorité que renforcent, en son temps, son allure un

peu solennelle, ses gestes tranquilles, sa lente voix de conteur.

« *Je ne suis pas un poète d'eau douce* » - compilation de cinquante années en poésie - est centrée sur l'appréhension d'une identité toujours fuyante, où sont pris à partie alternativement le poète, l'univers, les bêtes, le corps humain, les choses et le bon Dieu. De même que fiction et autobiographie trouvent leur lien commun dans ses écrits, la prose s'ouvre de plus en plus à la poésie, et le sonnet ne dédaigne pas de tendre ses rimes à la prose. L'auteur nourrit cette dialectique quelque peu baroque d'images souvent inattendues, presque surréalisantes où « *le cheval chante, le hibou miaule, l'âne gazouille, le ruisseau hennit* » tandis que « *la coccinelle a censuré les livres saints* » et « *le baobab a payé ses impôts* ».

« Poète assermenté », ce *commis voyageur en poèmes* aime parsemer son écriture de mots singuliers, luxueux, qu'on ne saurait négocier dans le commerce ordinaire des jours. Ainsi use-t-il des *catalpa, comète, équateur, licorne, mandragore, orchidée, sycomore*, qui rendent sa langue d'une richesse et d'une polychromie inouïes.



La quête ne va pas non plus sans ironie ni sans érotisme. Et la forme du vers libre, la familiarité du tutoiement, l'insolence du mécréant, l'impromptu des rencontres, la singularité des inventaires à la Prévert, l'exubérance de l'imagination, la puissance du verbe, restituent, au-delà des sempiternelles préoccupations d'Alain Bosquet, l'exact sismographe de ses humeurs, de sa tendresse, de ses passions, de ses colères et de sa vie intérieure.

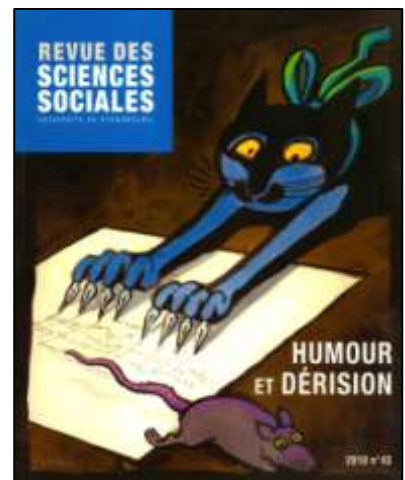
Bibliographie



- *Je ne suis pas un poète d'eau douce* - Poésies complètes (1945-1994), éditions Gallimard (collection Blanche), 848 pages, 1996
- *Un homme pour un autre*, Gallimard (Folio n° 2030), 306 pages, 1989
- *L'enfant que tu étais*, éditions Grasset, 359 pages, 1982
- *Entretiens avec Alain Bosquet*, avec Yachar Kemal, traduit du turc par Atlan Gokalp, 176 pages, 1992.

Varia : Humour et dérision - le cas des « blagues belges »

« Certaines de ces blagues (*les blagues belges*) appartiennent à un fonds culturel ancien, à l'instar des "histoires de fous". Leur application à des nationaux ou sous-nationaux est un phénomène fort répandu : citons les Écossais pour les Anglais, les Acadiens pour les Québécois, les Siciliens pour les Italiens du Nord, les exemples sont nombreux. Il s'agit de ce que les spécialistes des cultures populaires appellent un *blasonnement*, c'est-à-dire un jugement porté par les membres d'une société sur ceux d'une autre société : nécessairement péjoratif, il est censé mettre en évidence un trait distinctif, parfois créé au départ d'un jeu de mots ou d'une assonance (Parisiens, têtes de chien), la référence à un événement prétendument historique (les Flamands de Malines accusés d'avoir essayé d'éteindre le reflet de la lune dans l'eau d'un puits, et depuis lors moqués sous l'appellation de *Maanblusser*, "extincteurs de lune"), ou à une pratique locale moins commune ailleurs (les Français mangeurs de grenouilles - *frog eaters* - pour les Britanniques).



« Le cas des Belges, aux yeux des Français, est assez singulier. Les citoyens du royaume de Belgique ne sont pas à verser dans la catégorie des "ennemis héréditaires" ni des anciens colonisés de la France. La partie méridionale du pays pratique, à quelques variables très surmontables près, la même langue véhiculaire que celle du grand voisin tout proche. Le mode de vie des Belges,

leurs habitudes alimentaires, leurs pratiques religieuses et culturelles, et j'en passe, sont plus proches de celles de la majorité des Français que celles de bien d'autres peuples, même peu éloignés géographiquement. Certes, la majorité des Belges ne sont pas francophones, mais les blagues qui les prennent pour cibles font rarement mention de cette division : c'est des Belges que l'on se gausse, et ni des Flamands, ni des Wallons. Du reste, il semble bien que les Belges en question sont de langue française, même si c'est leur manière d'utiliser celle-ci qui sert de prétexte à certaines de ces blagues. » *Lu dans l'étude intitulée « Rire des autres, en bloc - le cas des blagues belges », par Claude Javeau, professeur émérite de sociologie à l'université libre de Bruxelles, extrait de la « Revue des Sciences sociales » publiée par la Faculté des sciences sociales de l'université de Strasbourg et le Laboratoire « Cultures et Sociétés en Europe » du CNRS et de l'université de Strasbourg, n° 43, 180 pages, 2010.*

Carnet : l'exubérance du désespoir

Je me prévaux, au quotidien, d'être le contraire d'une certaine morosité tellement répandue. Mon exubérance surprend mes proches et les autres. Certains d'entre eux, plus attentifs, ne sont pas dupes : ils suspectent dans ma gaieté excessive un secret désespoir.

Vous avez dit mafia ?

Doit-elle son nom à l'arabe « *mu'afah* » - protection des faibles ? Ou au toscan « *maffia* » qui veut dire misère ? À moins que ce ne soit au roi de Naples Ferdinand IV qui, en 1800, créa une espèce de police parallèle baptisée des initiales de « *Morte alla Francia Italia anela* - Mort à la France crie l'Italie. »...

Langue morte

J'ai revu de vieux amis vauclusiens, suiveurs de Monseigneur Lefebvre au sein de la communauté monastique du Barroux. Ils me disent que leur attachement au traditionalisme n'a pas varié. Depuis que le latin ne s'écrit plus dans les missels, ils n'ont plus mis les pieds dans une église. Chaque dimanche matin, ils se passent un disque ; ils écoutent la messe en langue morte.

Souvenir de peintre

Dans sa maison-atelier de la Bernarde, à Bedoin (Vaucluse), le peintre Gilbert Blanc me parlait avec passion des peintres bohèmes provençaux qu'il m'avait fait redécouvrir avec une rare lucidité. Il m'avait dit que le tableau le plus puissamment évocateur de la « manière » d'Auguste Chabaud était *L'Arène aux canotiers* de 1927. Tandis qu'il me racontait Pierre Marseille et Pierre Ambrogiani, les cloches du monastère de la Madeleine dispersaient leurs tintements dans la combe voisine comme des gouttes sur le sable.

Dimanche 16 décembre 2012